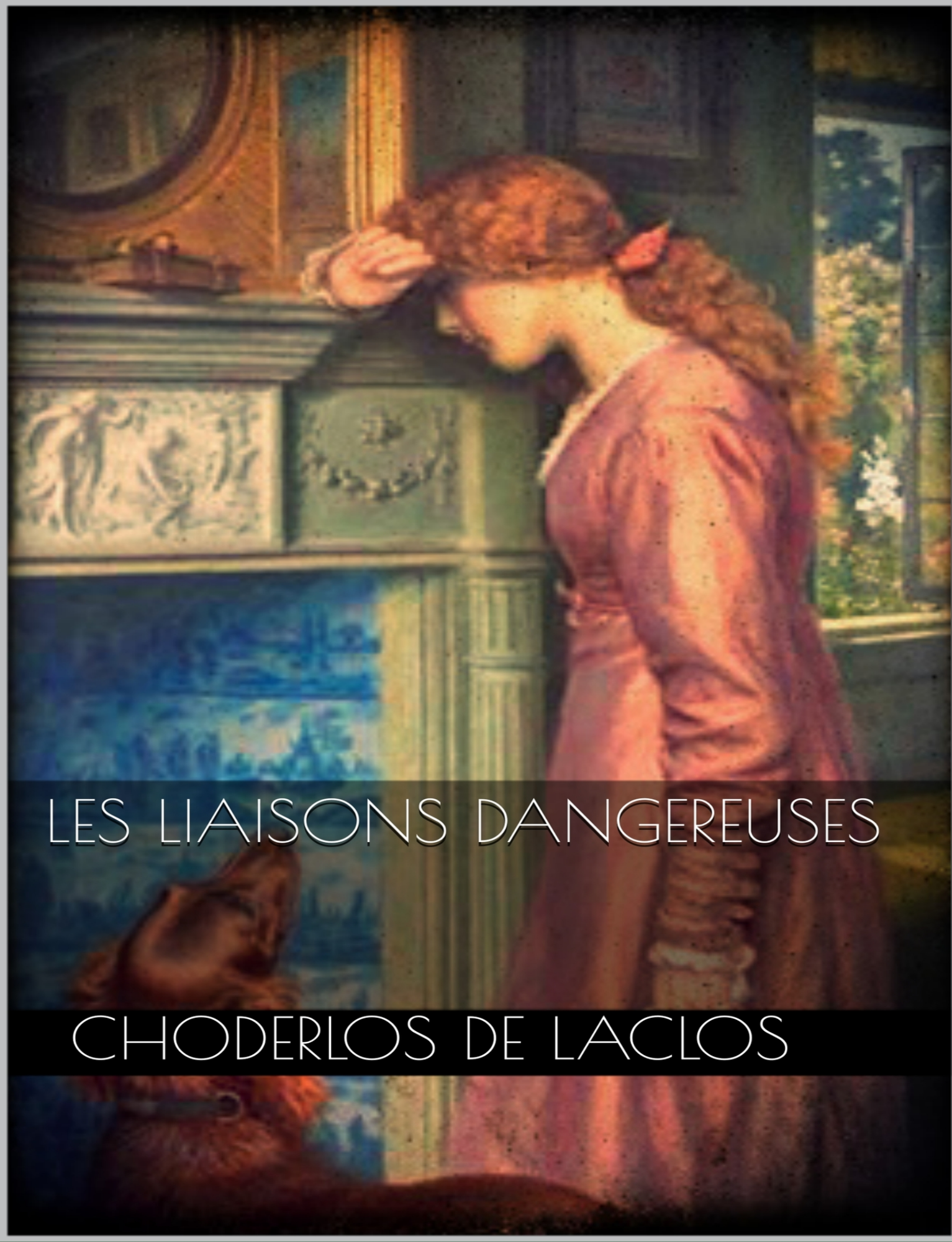
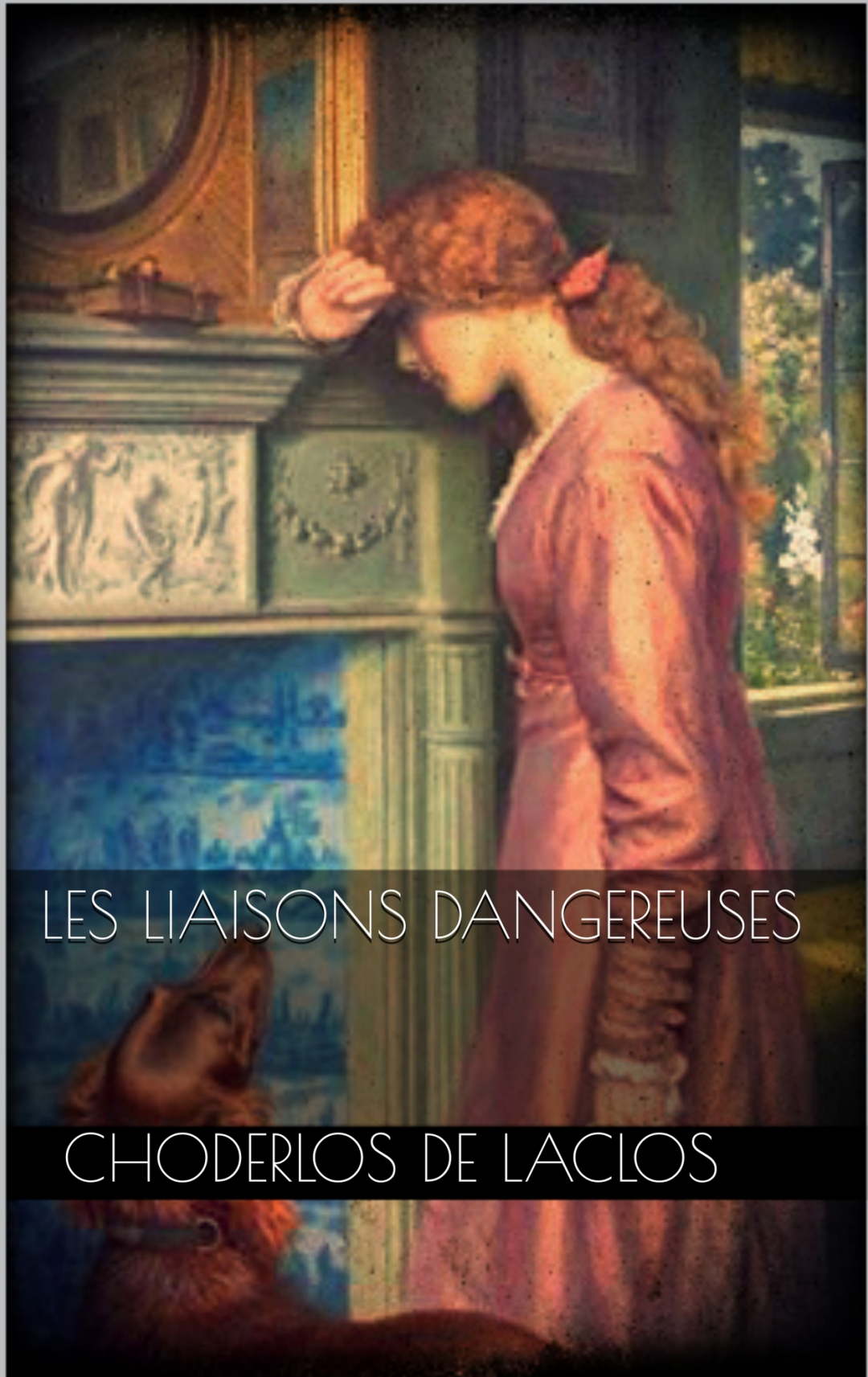




LES LIAISONS DANGEREUSES

CHODERLOS DE LACLOS



LES LIAISONS DANGEREUSES

CHODERLOS DE LACLOS

Choderlos De Laclos

LES LIAISONS DANGEREUSES

UUID: d2f9208a-c871-11e8-98ee-17532927e555

Published by BoD - Books on Demand, Norderstedt
ISBN: 9783748128991

Ce livre a été créé avec StreetLib Write
(<http://write.streetlib.com>).

-->

table des matières

INTRODUCTION

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

PRÉFACE DU RÉDACTEUR

LES LIAISONS DANGEREUSES

INTRODUCTION



La biographie de Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos tient en quelques lignes. Né à Amiens en 1741, admis dans l'armée à dix-huit ans, capitaine du génie à trente-sept, il fut attaché à la maison du duc d'Orléans en qualité de secrétaire des commandements. Puis nous le retrouvons successivement secrétaire général de l'Administration des hypothèques, général de brigade commandant l'artillerie de l'armée du Rhin, enfin inspecteur général de l'artillerie de l'armée de Naples. Il mourut à Tarente le 5 novembre 1803.

La physionomie de ce soldat-écrivain a été souvent esquissée; elle le fut de fort bonne main par M. Ad. Van Bever, dans l'édition luxueuse publiée en 1908.

La question de l'identification des personnages de son célèbre roman est réglée aussi, ainsi que l'a établi M. Van Bever, par les souvenirs d'Alexandre de Tilly et de Stendhal (Vie de Henry Brulard).

Les Liaisons dangereuses ont été composées à Grenoble, alors que l'auteur y était officier d'artillerie, et certains personnages de la ville ont pu servir de modèles à l'auteur, mais des personnages ignorés, oubliés, sans relief d'aucune sorte, tandis que les héros et héroïnes de Laclos pourraient être accusés d'un relief trop puissant.

Allut, dissertant sur Aloysia Sigea de Chorier, «le livre infâme dont l'auteur était avocat au Parlement de Grenoble, le traducteur aussi, et l'éditeur un de messieurs les gens du roi», déclare d'abord que les mœurs de la magistrature et du barreau de Grenoble lui inspirent quelque défiance. Il ajoute qu'un siècle plus tard, on voit l'auteur d'un autre livre impudique choisir ses types de débauche et de perversité dans cette même société, dont les devanciers avaient applaudi à ce déplorable scandale ou contribué, par une tolérance coupable, à l'œuvre de corruption froidement méditée par Chorier.

«J'ai ouï raconter, dit enfin Allut, par M. G. de L... que Choderlos de Laclos avait donné à son père, officier, comme lui, dans un régiment d'artillerie alors en garnison à Grenoble, un exemplaire de son roman, sur les marges duquel il avait écrit de sa main le nom de chacun de ceux, hommes et femmes, qu'il avait mis en scène, et qui tous appartenaient aux plus hautes classes de la société dans cette ville. Les aventures et les orgies étaient connues; l'auteur n'avait eu qu'à les raconter sous des noms d'emprunt[1].»

Ces lignes sévères, trop sévères, sont comme un écho des implacables appréciations des contemporains de Laclos. Nous voudrions précisément évoquer, par quelques citations, l'atmosphère de l'époque où les Lettres furent publiées. Ce fut, on le sait, comme la bombe de l'anarchiste éclatant dans un milieu tranquille, satisfait de tout son inconscient dévergondage.

Dès le 15 avril 1782, Grimm se fait l'interprète de l'émotion publique:

«15 avril 1782.—Depuis plusieurs années, il n'a pas encore paru de roman dont le succès ait été aussi brillant que celui des Liaisons dangereuses, ou Lettres recueillies dans une société, et publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C*** de L***, avec cette épigraphe: J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces Lettres. M. C*** de L*** est M. Choderlos de Laclos, officier d'artillerie; il n'était connu jusqu'ici que par quelques pièces fugitives insérées dans l'Almanach des Muses, et plus particulièrement par une certaine Épître à Margot qui manqua lui faire une tracasserie assez sérieuse à cause d'une allusion peu obligeante pour Mme la comtesse Du Barry, dont la faveur, alors au comble, voulait être respectée.

«On a dit de M. Rétif de La Bretonne qu'il était le Rousseau du ruisseau. On serait tenté de dire que M. de La Clos est le Rétif de la bonne compagnie. Il n'y a point d'ouvrage, en effet, sans en excepter ceux de Crébillon et

de tous ses imitateurs, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie et de ce qu'on ne peut guère se dispenser d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit: on ne s'étonnera donc point que peu de nouveautés aient été reçues avec autant d'empressement; il faut s'étonner encore moins de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin: comment un homme qui les connaît si bien et qui garde si mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre? Mais, en le détestant, on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre sont traités à peu près de la même manière.

«En disant que le comte de Valmont, l'un des principaux personnages du nouveau roman, parvient, à force d'intrigue et de séduction, à triompher de la vertu d'une nouvelle Clarisse, abuse en même temps de l'innocence d'une jeune personne, les sacrifie l'une et l'autre à l'amusement d'une courtisane et finit par les réduire toutes deux au désespoir, on pourrait bien faire soupçonner que c'est là, selon toute apparence, le héros de notre histoire. Eh bien! tout sublime qu'il est dans son genre, ce caractère n'est encore que très subordonné à celui de la marquise de Merteuil, qui l'inspire, qui le guide, qui le surpasse à tous égards et qui joint encore à tant de ressources celle de conserver la réputation de la

femme du monde la plus vertueuse et la plus respectable. Valmont n'est, pour ainsi dire, que le ministre secret de ses plaisirs, de ses haines et de sa vengeance; c'est un vrai Lovelace en femme; et comme les femmes semblent destinées à exagérer toutes les qualités qu'elles prennent, bonnes ou mauvaises, celle-ci, pour ne point manquer à la vraisemblance, se montre aussi très supérieure à son rival.

«On croit bien qu'après avoir présenté à ses lecteurs des personnages si vicieux, si coupables, l'auteur n'a pas osé se dispenser d'en faire justice; aussi l'a-t-il fait. M. de Valmont et Mme de Merteuil finissent par se brouiller, un peu légèrement, à la vérité, mais des personnes de ce mérite sont très capables de se brouiller ainsi. M. de Valmont est tué par l'ami qu'il a trahi; la conduite de Mme de Merteuil est enfin démasquée; pour que sa punition soit encore plus effrayante, on lui donne la petite vérole, qui la défigure affreusement; elle y perd même un œil, et, pour exprimer combien cet accident l'a rendue hideuse, on fait dire au marquis de *** que la maladie l'a retournée et qu'à présent son âme est sur sa figure, etc.

«Toutes les circonstances de ce dénouement, assez brusquement amenées, n'occupent guère que quatre ou cinq pages; en conscience, peut-on présumer que ce soit assez de morale pour détruire le poison répandu dans quatre volumes de séduction, où l'art de corrompre et de

tromper se trouve développé avec tout le charme que peuvent lui prêter les grâces de l'esprit et de l'imagination, l'ivresse du plaisir et le jeu très entraînant d'une intrigue aussi facile qu'ingénieuse? Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société en général et de celle de Paris en particulier, on y rencontrerait, je pense, peu de liaisons aussi dangereuses, pour une jeune personne, que la lecture des *Liaisons dangereuses* de M. de La Clos. Ce n'est pas qu'on prétende l'accuser ici, comme l'ont fait quelques personnes, d'avoir imaginé à plaisir des caractères tellement monstrueux qu'ils ne peuvent jamais avoir existé: on cite plus d'une société qui a pu lui en fournir l'idée; mais, en peintre habile, il a cédé à l'attrait d'embellir ses modèles pour les rendre plus piquants, et c'est par là même que la peinture qu'il en fait est devenue bien plus propre à séduire ses lecteurs qu'à les corriger.

«Un des reproches qu'on a fait le plus généralement à M. de La Clos, c'est de n'avoir pas donné aux méchancetés qu'il fait faire à ses héros un motif assez puissant pour en rendre au moins le projet plus vraisemblable. Le motif qui les fait concevoir est, en effet, assez frivole; c'est pour punir le comte de Gercourt de l'avoir quittée pour je ne sais quelle intendante que Mme de Merteuil emploie toutes les ressources de son esprit et toute l'adresse de son ami à perdre la jeune personne qu'il doit épouser. «Prouvons-lui, dit-elle à Valmont, qu'il n'est qu'un sot; il

le sera sans doute un jour; ce n'est pas là ce qui m'embarrasse, mais le plaisant serait qu'il débutât par là...» Et c'est là l'objet important de tant d'intrigues, de tant de perfidies.

«On peut douter si Valmont est amoureux de l'aimable présidente de Tourvel; en employant, pour la séduire, tout l'artifice imaginable, il semble qu'il n'ait d'autre but que celui d'assurer au vice l'espèce d'avantage qu'il peut usurper quelques moments sur la vertu même la plus pure. Mais ne pourrait-on pas faire le même reproche au caractère que Richardson donne à Lovelace? Lovelace est-il vraiment amoureux de Clarisse? Comme Valmont, il ne cherche que le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite.

«Ce n'est pas sans quelque regret qu'on se permet d'en convenir; mais l'expérience le prouve trop bien tous les jours: à en juger par la conduite de beaucoup de gens, il faut bien que le vice ait ses plaisirs comme la vertu; et ce qui constitue décidément le caractère du méchant comme celui de l'homme vertueux, c'est de l'être sans aucun objet d'utilité personnelle et pour le seul plaisir de l'être. La société donne aux hommes tant de besoins, tant d'espèces d'amour-propre à contenter, elle leur laisse tant d'inquiétude, tant d'activité dont on ne sait le plus souvent que faire! Si la bonne compagnie offre assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur

cœur, l'inutilité de leur existence, pourquoi refuser à Mme de Merteuil, au vicomte de Valmont l'honneur d'avoir été de ce nombre?

«Pour avoir une juste idée de tout le talent qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans l'ouvrage de M. de La Clos, il faut le lire d'un bout à l'autre; il n'y en a pas moins dans l'ensemble que dans les détails. Les caractères y sont parfaitement soutenus; la naïveté de la petite de Volanges est un peu bête, mais elle n'en est que plus vraie, et ce personnage contraste aussi heureusement avec l'esprit de Mme de Merteuil que les vices de celle-ci avec la vertu romanesque de Mme de Tourvel. L'extrême sécurité de Mme de Volanges sur la conduite de sa fille est peut-être ce qu'il y a de moins vraisemblable dans tout l'ouvrage; elle est justifiée cependant autant qu'elle peut l'être et par l'adresse de Mme de Merteuil et par cette confiance qu'une femme dont la vie fut toujours irréprochable prend si naturellement dans tout ce qui l'entoure. On peut croire sans peine que la fille d'une Mme de Merteuil serait, à coup sûr, mieux gardée que ne l'est la petite de Volanges; l'expérience du vice a, sur ce point, de grands avantages sur les habitudes de la vertu.

«Parmi les épisodes qui enrichissent cette ingénieuse production, on ne peut se refuser au plaisir de citer celui de la fameuse aventure des Inséparables, dans laquelle le joli Prévan, après avoir triomphé glorieusement, dans la même nuit, de trois jeunes beautés, oblige le lendemain

leurs amants à lui pardonner cette triple trahison, et à se croire ses meilleurs amis. L'aventure de Mme de Merteuil avec ce même Prévan est peut-être encore plus piquante. Son ami Valmont l'exhorte à s'en défier: «S'il peut gagner seulement une apparence, lui dit-il, il se vantera et tout sera dit; les sots y croiront, les méchants auront l'air d'y croire; quelles seront vos ressources...» Mme de Merteuil lui répond: «Quant à Prévan, je veux l'avoir, et je l'aurai; il veut le dire, et il ne le dira pas, en deux mots, voilà notre roman...» Et ce roman n'en est pas un; car Mme de Merteuil tient parole.

«Il n'y a pas moins de variété dans le style de ces lettres qu'il n'y en a dans les différents caractères des personnages que l'auteur fait paraître sur la scène. La lettre du vicomte à son chasseur et la réponse de celui-ci ne sont pas au-dessous de celles de Lovelace et de son Joseph Leman; cependant elles n'ont d'autre rapport ensemble que celui d'être également vraies, également originales[2].»

Voici maintenant les notes, au jour le jour, de Bachaumont:

«19 avril 1782.—Le livre à la mode aujourd'hui, c'est-à-dire celui qui fait la matière des conversations, est un roman intitulé *Les Liaisons dangereuses*, en quatre petits volumes. Il est attribué à M. de Laclos; officier d'artillerie, auteur de quelques opuscules en prose et en vers, et surtout de la fameuse *Épître à Margot*, qui parut en 1773,

qu'on attribua à M. Dorat, et où la comtesse Dubarry était désignée sensiblement, ce qui obligeait le poète de garder l'anonymat.

«Dans son dernier ouvrage, très noir, qu'on dit un tissu d'horreurs et d'infamies, on lui reproche d'avoir fait aussi ses héros trop ressemblants; on assure, d'ailleurs, qu'il est plein d'intérêt et bien écrit.»

Bien que nous semblions nous éloigner de notre sujet, nous croyons devoir citer cette fameuse Épître à Margot, tant de fois reprochée à M. de Laclos:

ÉPITRE A MARGOT

Pourquoi craindrais-je de le dire?

C'est Margot qui fixe mon goût:

Oui, Margot: cela vous fait rire...

Que fait le nom? la chose est tout.

Je sais que son humble naissance

N'offre point à l'orgueil flatté,

La chimérique jouissance

Dont s'enivre la vanité;

Que née au sein de l'indigence,

Jamais un éclat fastueux,

Sous le voile de l'opulence,

N'a pu dérober ses aïeux;

Que sans esprit, sans connaissance,

A ces discours fastidieux

Succède un stupide silence:

Mais Margot a de si beaux yeux,

Qu'un seul de ses regards vaut mieux
Que fortune, esprit et naissance.
Quoi! dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour apprendre qui doit me plaire,
Irai-je consulter d'Hozier?
Non, l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier.
Souvent par l'amoureux mystère,
Ce dieu, dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère,
En dépit des seize quartiers.
Et qui sait ce qu'à ma maîtresse
Garde l'avenir incertain?
Margot encor dans sa jeunesse
N'est qu'à sa première faiblesse,
Laissez-la devenir catin;
Bientôt, peut-être, le destin
La fera marquise ou comtesse.
Joli minois, cœur libertin,
Font bien des titres de noblesse.
Margot est pauvre, j'en conviens;
Qu'a-t-elle besoin de richesse?
Doux appas, et vive tendresse,
Ne sont-ce pas d'assez grands biens?
Ne sait-on pas que toute belle
Porte son trésor avec elle?

Doux trésor, objet des désirs
De l'étourdi, comme du sage,
Où la nature, d'âge en âge,
A su conserver nos plaisirs.
Des autres biens qu'a-t-elle à faire?
Source de peine et d'embarras,
Qui veut en jouir les altère,
Qui les garde n'en jouit pas.
De son temps faire un bon usage,
Voilà la richesse du sage,
Et celle dont Margot fait cas.
Margot, en ménagère habile,
Mêlant l'agréable à l'utile,
Peut aisément suffire à tout.
Le travail est fort de son goût;
Toute la journée elle file,
Et toute la nuit elle... coud.
Ainsi, malgré l'erreur commune,
Margot me prouve, chaque jour,
Que, sans naissance et sa fortune,
On peut être heureux en amour.
Reste l'esprit: j'entends d'avance
Nos beaux diseurs, docteurs subtils
Se récrier. Quoi, diront-ils,
Point d'esprit! Quelle jouissance!
Que deviendront les doux propos,
Les bons contes, les jeux de mots,

Dont un amant, avec adresse,
Se sert auprès de sa maîtresse,
Pour charmer l'ennui du repos!
Si l'on est réduit à se taire,
Quand tout est fait, que peut-on faire?
Ah! les beaux esprits ne sont pas
Grands docteurs dans cette science.
Mais voyez le bel embarras,
Quand tout est fait on recommence,
Et même sans recommencer,
Il est un plaisir plus facile,
Et que l'on goûte sans penser.
C'est le sommeil, repos utile
Et pour les sens et pour le cœur,
Et préférable à la langueur.
De cette tendresse importune
Qui, n'abondant qu'en beaux discours,
Jure cent fois d'aimer toujours,
Et ne le pense jamais une.
O toi, dont je porte les fers,
Doux objet d'un tendre délire,
Le temps que j'emploie à t'écrire
Est sans doute un temps que je perds.
Jamais tu ne liras ces vers,
Margot, car tu ne sais pas lire.
Mais pardonne un ancien travers:
De penser la triste habitude

M'obsède encore, malgré moi,
Et je fais mon unique étude
Au moins de ne penser qu'à toi.
A mes côtés viens prendre place,
Le plaisir attend ton retour.
Viens; et je troque, dans ce jour,
Les lauriers ingrats du Parnasse
Contre les myrtes de l'amour[3].

Reprenons les notes des Mémoires secrets:

«14 mai 1782.—Le roman des Liaisons dangereuses a produit tant de tentations, par les allusions qu'on a prétendu y saisir, par la méchanceté avec laquelle chaque lecteur faisait l'application des portraits qui s'y trouvent à des personnes connues, il en a résulté enfin une clef générale, qui embrasse tant de héros et d'héroïnes de société, que la police en a arrêté le débit et a fait défendre aux endroits publics où on le lisait, de le mettre désormais sur leur catalogue.

«L'auteur est fils d'un M. Choderlos, premier commis d'un intendant des finances, il a déjà éprouvé beaucoup de chagrin de la publicité de son ouvrage. Parce qu'il a peint des monstres, on veut qu'il en soit un, fænum habet in cornu, longe fuge. Il est allé à son régiment travailler à une justification.»

«28 mai 1782.—Les Liaisons dangereuses ou Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C... de L...

«Tel est le titre du nouveau roman qui fait tant de bruit aujourd'hui et qu'on prétend devoir marquer dans ce siècle; il est en quatre parties formant quatre petits volumes.

«Il est précédé d'un Avertissement de l'éditeur, persiflage, où prévenant les allusions qu'on pourrait trouver dans cet ouvrage, il donne à entendre que ce n'est qu'un roman, un roman gauche même, en ce qu'on y a peint des mœurs corrompues et dépravées, qui ne peuvent être de ce siècle de philosophie, où les hommes sont si honnêtes et les femmes si modestes et si réservées.

«Suit une Préface du rédacteur, qui rend compte de la manière dont il a été chargé de publier cette correspondance. Il annonce en avoir élagué beaucoup de lettres et réservé seulement celles nécessaires, soit à l'intelligence des événements, soit au développement des caractères. Quant au style, on a désiré que, malgré ses incorrections et ses fautes, il le laissât tel qu'il était, afin de conserver surtout la diversité des styles qui en fait un des principaux mérites.»

«13 juin 1782.—Les Liaisons dangereuses remplissent parfaitement leur titre, et, malgré la réclamation générale élevée contre, on doit regarder ce roman comme très utile, puisque le vice, après avoir triomphé durant tout le cours de l'histoire, finit par être puni cruellement.

«Il y a certainement beaucoup d'art dans l'ouvrage, à ne l'examiner que du côté de la fabrique, et si le principal

héros n'est pas aussi vigoureusement peint encore que le Lovelace de Clarisse, il a des teintes propres, plus adaptées à nos mœurs actuelles; c'est un vrai roué du jour; d'ailleurs il est secondé par une femme non moins unique dans son genre et dont l'auteur n'a point de modèle; c'est une création de son imagination. Tous les autres personnages sont également variés; et un mérite fort rare dans ces sortes de romans en lettres, c'est que, malgré la multiplicité des interlocuteurs de tout sexe, de tout rang, de tout genre, de toute morale et d'éducation, chacun a son style particulier très distinct.

«Ce livre doit faire infiniment d'honneur au romancier, qui marche dignement sur les traces de M. de Crébillon le fils[4]».

Voici enfin quelques documents que nous extrayons du dossier donné à la Bibliothèque Nationale par Mme Charles de Laclos, en 1849. Les lettres ci-dessous se trouvent manuscrites dans les feuilles précédant le texte du roman épistolaire. C'est une partie de la correspondance que Laclos échangea, à propos de son livre, avec Mme Riccoboni, avec laquelle il eut l'occasion de collaborer au théâtre.

Il est facile de voir combien les moralistes outrés, les débauchés révoltés menèrent une campagne violente contre l'ouvrage et l'auteur.

«Je ne suis pas surprise qu'un fils de M. de Choderlos écrive bien, l'esprit est héréditaire dans sa famille; mais je

ne puis le féliciter d'employer ses talents, sa facilité, les grâces de son style à donner aux étrangers une idée si révoltante des mœurs de sa nation et du goût de ses compatriotes. Un écrivain distingué comme M. de la Clos, doit avoir deux objets en se faisant imprimer, celui de plaire, et celui d'être utile; en remplir un, ce n'est pas assez pour un homme honnête. On n'a pas besoin de se mettre en garde contre des caractères qui ne peuvent exister, et j'invite M. de la Clos à ne jamais orner le vice des agréments qu'il a prêtés à Mme de Merteuil.»

La réponse de Laclos ne figure pas dans le dossier. Suit aussitôt une seconde lettre de Mme Riccoboni:

«Vous êtes bien généreux, monsieur, de répondre par des compliments si polis, si flatteurs, si spirituellement exprimés, à la liberté que j'ai osé prendre d'attaquer le fond d'un ouvrage, dont le style et les détails méritent tant de louanges. Vous me feriez un tort véritable en m'attribuant la partialité d'un auteur. Je le suis de si peu de choses qu'en lisant un livre nouveau je me trouverais bien injuste et bien sotte si je le comparais aux bagatelles sorties de ma plume et croyais mes idées propres à guider celles des autres. C'est en qualité de femme, monsieur, de Française, de patriote zélée pour l'honneur de ma nation, que j'ai senti mon cœur blessé du caractère de Mme de Merteuil. Si comme vous l'assurez, ce caractère affreux existe, je m'applaudis d'avoir passé mes jours dans un petit cercle, et je plains ceux qui étendent

assez leurs connaissances pour se rencontrer avec de pareils monstres.

«Recevez mes sincères remerciements, monsieur, de l'agréable présent que vous avez bien voulu me faire. Tout Paris s'empresse à vous lire, tout Paris s'entretient de vous. Si c'est un bonheur d'occuper les habitants de cette immense capitale, jouissez de ce plaisir, personne n'a pu le goûter autant que vous. J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentiments qui vous sont dûs,

«Votre très humble et très obéissante servante.

«Riccoboni.

«14 avril 1782.»

«Me croire dispensée de vous répondre, monsieur, et me donner votre adresse, c'est au moins une petite contradiction. On vous aura dit que j'étais farouche? Je le suis en effet, mais l'ancre où je me cache ne m'a pas rendue tout à fait impolie, et je reconnaîtrai mal la bonne opinion que vous daignez avoir de mon caractère si je paraissais insensible aux égards dont vous m'honorez. Une de vos expressions me semble assez singulière. Un militaire mettre au rang de ses privations la négligence d'une femme dont il a pu entendre parler à sa grand'mère! Cela ne vous fait-il pas rire, monsieur?

«Vous avez la fantaisie de me persuader, même de me convaincre par vos raisonnements, qu'un livre, où brille votre esprit, est le résultat de vos remarques et non l'ouvrage de votre imagination. N'est-ce pas là votre idée?

En le supposant, toutes les campagnes n'offrent point l'aspect d'un joli paysage, et c'est au peintre à choisir les vues qu'il dessine. Oui, sans doute, monsieur, on a montré avant vous des monstres détestables, mais leur vice est puni par les lois. Tartuffe, que vous chargez à tort d'un désir incestueux, est un voleur adroit, mis à la fin de la pièce entre les mains de la justice. Molière a dû rassembler des traits frappants sur ce personnage, le théâtre exigeant une action vive et pressée. Votre second exemple, Lovelace, est un être de raison. La passion vraiment forte, vraiment tendre que Richardson lui donne pour Clarisse le met absolument hors de la nature. Votre libertin, indifférent et vain, s'en rapproche bien davantage, il trompe, il trahit de sang-froid, ce qu'un homme amoureux ne saurait faire.

«Malgré tout votre esprit, malgré toute votre adresse à justifier vos intentions, on vous reprochera toujours, monsieur, de présenter à vos lecteurs une vile créature, appliquée dès sa première jeunesse à se former au vice, à se faire des principes de noirceur, à se composer un masque pour cacher à tous les regards le dessein d'adopter les mœurs d'une de ces malheureuses que la misère réduit à vivre de leur infamie. Tant de dépravation irrite et n'instruit pas. On s'écrie à chaque page: «Cela n'est point, cela ne saurait être!» L'exagération ôte au précepte la force propre à corriger. Un prédicateur emporté, fanatique, en damnant son auditoire, n'excite

pas la moindre réflexion salutaire: il en a trop dit, on ne le croit pas, ce sont les vérités douces et simples qui s'insinuent aisément dans le cœur; on ne peut se défendre d'en être touché parce qu'elles parlent à l'âme et l'ouvrent au sentiment dont on veut la pénétrer. Un homme extrêmement pervers est aussi rare dans la société qu'un homme extrêmement vertueux. On n'a pas besoin de prévenir contre les crimes, tout le monde en conçoit de l'horreur, mais des règles de conduite seront toujours nécessaires, et ce sera toujours un mérite d'en donner. Vous avez tant de facilité, monsieur, un style si aimable, pourquoi ne pas les employer à présenter des caractères que l'on désire d'imiter? Vous prétendez aimer les femmes? Faites-les donc taire, apaisez leurs cris et calmez leur colère. Vous ne savez pas, monsieur, combien vous regretterez un jour leur amitié; elle est si douce, elle devient si agréable à votre sexe, quand ses passions amorties lui permettent de ne plus les regarder comme l'objet de son amusement. Les hommes s'estiment, se servent, s'obligent même; mais sont-ils capables de ces attentions délicates, de ces petits soins, de ces complaisances continuelles et consolantes, dont l'amitié des femmes fait seule goûter les charmes. Changez de système, monsieur, ou vous vivrez chargé de la malédiction de la moitié du monde, excepté de la mienne pourtant, car je vous pardonne de tout mon cœur et je vous excuserai même autant que je le pourrai,

sans me faire arracher les yeux. J'ai l'honneur d'être, monsieur,

«Votre très humble et très obéissante servante,

«Riccoboni.

«Vendredi 19 avril 1782.»

«Vous croire dispensée de me répondre, madame, et vous donner mon adresse, c'est en effet une petite contradiction, mais désirer de recevoir de vos lettres et ne vous pas donner le moyen de me les faire parvenir en eût été une autre. Forcé de choisir, j'ai préféré, je l'avoue, le parti de mes désirs à celui de mes craintes; ce que je ne voulais pas devoir à mon indiscretion, j'espérais l'obtenir de votre politesse, et il est si difficile de s'arrêter dans ses désirs, que je souhaite actuellement mériter qu'au moins par la suite, votre politesse ne soit plus le seul motif de votre correspondance. Je m'attends encore que cet espoir sera déçu, cependant si je connaissais quelques moyens pour qu'il ne le fût pas, je n'en négligerais aucun. C'est toujours même conduite, comme vous voyez; et que ce soit votre faute ou la mienne, j'ai bien peur de ne me pas corriger; je ne peux pas même gagner sur moi de ne pas trouver une privation dans votre silence! et cependant je me rappelle fort bien d'avoir entendu, comme vous dites, madame, parler de vous à ma grand'mère; j'en parle même encore tous les jours avec mon père, qui n'est plus jeune, et pour tout dire, je ne le suis plus moi-même, mais nos petits-neveux parleront aussi de vous à leur

tour, et si après vous avoir lue, ils ne regardaient pas comme une privation de ne plus avoir à vous lire, j'estimerais bien peu le goût de la postérité. Je vous pardonne de me trouver des torts pour le plaisir que je trouve à m'en justifier; il n'en est pas de même de ceux que vous trouvez à mon ouvrage, une longue justification est si près d'être une justification ennuyeuse, qu'il ne faut pas moins que le cas infini que je fais de votre suffrage, pour me donner le courage de revenir sur ces objets.

«Je conviens avec vous, madame, que toutes les campagnes n'offrent point l'aspect d'un joli paysage, et que c'est au peintre à choisir les vues qu'il dessine; mais si quelques-unes vous plaisent par le choix des sites riants, rejetterons-nous entièrement ceux qui préfèrent pour leurs tableaux les rochers, les précipices, les gouffres et les volcans? et la paisible habitante de Paris sera-t-elle autorisée à reprocher au peintre du Vésuve de calomnier la nature? Mais quoi! le même pinceau ne peut-il pas s'exercer tour à tour dans les deux genres? Si je m'en souviens bien, Vernet fit son tableau de la tempête avant celui du calme, et l'un n'a pas nui à l'autre.

«Ce n'est pas que pour mon compte, je m'engage à courir l'autre carrière. Hé! qui osera se croire le talent nécessaire pour peindre les femmes dans tous leurs avantages! pour rendre, comme en lisant, et leurs forces et leurs grâces, et leur courage et même leurs faiblesses! toutes les vertus embellies, jusqu'aux défauts devenus séduisants! la raison

sans raisonnements, l'esprit sans prétention! l'abandon de la tendresse et la réserve de la modestie; la solidité de l'âge mûr et l'enjouement folâtre de l'enfance! Que sais-je... mais surtout comment ne pas laisser là le tableau, pour courir après le modèle? Rousseau osa fixer Julie; il essaya de la peindre, il porta l'enthousiasme jusqu'au délire, et vingt fois cependant il resta en dessous de son sujet.

«Sans doute une femme, née avec une belle âme, un cœur sensible et un esprit délicat, peut répandre sur le portrait qu'elle trace une partie du charme qu'elle possède; elle jouit dans son travail d'une paisible facilité; elle ne fait en quelque sorte que donner une contre-épreuve d'elle-même; mais quel homme assez froid, peut faire une étude tranquille d'un modèle enchanteur? Quelle main ne sera pas tremblante? Quels yeux ne seront point troublés?... et si cet homme impassible existe, il ne fera qu'une image imparfaite; dans son tableau sans vie et sans chaleur, je ne retrouverai plus la femme qu'il faut aimer, celle-là ne peut se reconnaître qu'aux transports qu'elle excite; et celui qui les ressent s'occupe-t-il à la peindre.

«Vous voyez, madame, combien je suis loin encore de faire taire les femmes, d'apaiser leurs cris et de calmer leur colère. Heureusement, j'avais déjà quelques-unes d'elles pour amies et mon criminel ouvrage ne m'a point encore attiré leur malédiction. Je me rappelle à ce sujet

un mot de Julie, qui disait en parlant de Dieu: «Les réprouvés, dit-on, le haïssent, il faudrait donc qu'il m'empêchât de l'aimer». J'ose dire comme elle, je mets trop de prix à l'amitié des femmes, pour ne pas espérer de la conserver par titre même de noblesse encore. Pour vous, madame, il y aurait sûrement de l'indiscrétion à vous demander plus que de l'indulgence... Je sens qu'il faut m'arrêter ici pour ne pas tomber encore dans une petite contradiction.

«Cette longue lettre ne répond, comme vous voyez, qu'à une partie de la vôtre, et je n'ai même dit encore qu'une partie de mes raisons sur les objets dont j'ai parlé. Si vous craignez un second volume, il sera nécessaire que vous me le fassiez savoir bientôt.

«J'ai l'honneur d'être, etc...»

«Cette lettre n'est, madame, que la continuation de celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire il y a quelques jours, il me semble que votre silence me donne le droit de poursuivre, et j'en profite pour éclaircir les objets qui me restent à traiter avec vous.

«Je n'ai point prétendu charger Tartuffe d'un désir incestueux; si je n'ai pas désigné Marianne par le mot de cette fille, c'est qu'écrivant sur un sujet si connu, j'étais assuré d'être entendu; c'est de plus que je ne prétendais pas apprécier le péché, mais seulement le procédé. Or l'action considérée sous cette face, et relativement à Orgon, me paraît absolument la même, il n'en est pas